



ELIHU ROOT.

ancien secrétaire de la guerre, qui a prononcé hier à Chicago, à la réunion de l'Union League Club, un grand discours sur "La Morale de la Question de Panama."

Le 22 Février.

Ce qui fait à nos yeux le plus grand honneur aux patriotes de tous les pays, c'est la fidélité avec laquelle ils conservent la mémoire des événements les plus importants et celle de leurs grands hommes. Ils ne manquent jamais, en pareille occasion, de faire scintiller le patriotisme qui les anime. Quiconque leur a rendu de sérieux services dans le passé est sûr de recevoir d'eux dans l'avenir un noble témoignage de reconnaissance.

Il n'est pas un Américain vraiment digne de ce titre, qui ne se fasse un devoir de célébrer ces glorieuses mémoires. Mais parmi ces sublimes et chères mémoires, il y en a une surtout qui mérite tous les respects, toutes les vénération de l'humanité. Washington n'est pas seulement le plus grand des Américains, il est aussi le fondateur d'une Grande République.

C'est aussi le plus grand bienfaiteur du genre humain, et sa naissance a ouvert une ère nouvelle dans les annales de l'espèce humaine.

Ce qui frappe le plus en lui, ce sont ses vertus qui sont incomparables, et l'on ne peut que féliciter les Américains du culte dont il est l'objet parmi eux, comme parmi les nations de l'ancien et du nouveau monde.

Hier, en l'honneur de la naissance du plus grand des patriotes des temps anciens et modernes, tous les édifices publics étaient fermés et les affaires suspendues.

En agissant ainsi, les Américains ont fait ce qui leur est le plus sacré. Il peut y avoir eu dans l'his-

toire des hommes de très haute taille dans l'ordre moral et politique, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais qu'un Washington.

PANAMA.

Commencement des Travaux.

Si peu que l'on ait reçu du ciel le don d'observation, il est impossible de n'être pas vivement frappé de l'esprit d'entreprise qui distingue les Américains. Ils appertent dans tout ce qu'ils tentent une promptitude de conception, une justesse de coup d'œil, une énergie de volonté, une persistance d'efforts, une sûreté de main qui étonnent.

L'imagination ne les entraîne jamais au-delà des bornes du possible, et si hommes d'affaires qu'ils soient, ils ne sortent jamais des limites que leur ont tracées le bon sens et la droiture.

C'est ce qui explique les succès qu'ils obtiennent dans toutes les branches de l'activité humaine, et la confiance que l'on a en eux dans les deux mondes. C'est de la sorte qu'ils se sont acquis une rare autorité dans les affaires politiques comme dans les affaires économiques.

Si jeunes qu'ils soient, que de graves questions ils ont déjà résolues, heureusement, alors que les autres nations les avaient justicé qu'on trouvait insolubles! N'est-ce pas précisément ce qui leur arrive en ce moment, à propos de l'affaire de Panama? Voilà bien un grand demi-siècle qu'elle se traîne dans l'impuissance, à

traverser les scandales de toute sorte qu'elle a suscités des deux côtés de l'Atlantique. Toutes les populations s'en sont émuës, mais nulle part on n'en a trouvé la solution.

Il a fallu que l'affaire tombât entre les mains des Américains pour que la solution se présentât simple et facile à tous les esprits.

Au milieu du brouhaha qui se produisait partout et désorientait les intelligences les plus solides, les Américains seuls conservaient leur sang-froid. Dédaigneux du bruit qui se faisait autour d'eux, en pure perte, sans faire avancer la question d'un pas, ils l'ont étudiée à fond dans le silence du cabinet et, en quelques semaines, toute l'affaire était arrangée.

Pendant que l'on se disputait dans le monde officiel, et que d'un cabinet à l'autre, on s'envoyait la menace et l'injure, à Washington, à la Maison Blanche, on organisait froidement la commission du canal. On appelait les ingénieurs à l'œuvre, en vue d'établir les tracés, de régler les comptes à payer, les indemnités à distribuer et, à un moment donné, alors que l'on n'y songeait pas, tout le problème s'est trouvé élaboré.

Il n'y a plus guère que de simples formalités à remplir. N'étaient les délais légaux exigés en pareil cas, les milliers de travailleurs engagés pourraient aujourd'hui même se mettre à l'œuvre et creuser le canal. Tous nos hommes d'état, affamés d'intrigues, ont oublié qu'ils étaient politiques. Ils se sont transformés en négociants, n'ayant plus en vue que de faire une bonne affaire dont ils profiteront, eux et le pays.

Naturellement, le président Roosevelt, le président de la République, a placé à la tête de l'entreprise des hommes de très haute taille dans l'ordre moral et politique, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais qu'un Washington.

L'Œuvre des Czars

Il règne depuis de longues années, dans les deux mondes, sur l'histoire de la Russie, et sur le rôle qu'y ont joué les Czars, durant le siècle qui vient de s'écouler, une erreur lamentable, qu'il est temps enfin de combattre et de réduire à néant, comme elle le mérite.

Il est de mode actuellement, en Europe, comme en Amérique, de rejeter sur les Czars tout l'odieux du régime despotique, impitoyable, sous lequel a gémi ce grand et malheureux empire dans le passé.

C'est là une calomnie contre laquelle on ne saurait trop hautement protester. En réalité, tout ce qui s'est fait de grand et de beau depuis trois quarts de siècle a été l'œuvre des Czars. C'est à eux, et à eux seuls, que les Serfs ont dû leur émancipation. Quel de plus bienfaitant que cette réforme? C'est pourtant là la source de presque tous les troubles de la Russie, depuis cinquante ans. L'émancipation élevait aux nobles leurs privilèges et les ruinait.

Il lui fut fait une opposition acharnée. Quelques-uns même se sont transformés en socialistes, au point qu'ils dépeçaient de ce qu'ils considéraient comme une propriété inaliénable.

Il est arrivé aux Czars en Russie la même mésaventure qu'à

Louis XIV en France. Lui aussi, gêné par les allures hautesaines, par les prétentions de l'aristocratie, avait voulu faire le niveau de son règne, et il avait assez bien réussi. Si bien même que, à un moment donné, il se s'était plus trouvé que deux pouvoirs rivaux en présence—la nation d'un côté, le Roi de l'autre.

Entre ces deux rivaux, la lutte était trop inégale. La royauté devait succomber. C'est ce qui est arrivé. De là la grande Révolution française.

Le même sort était réservé à la Russie.

Pressés par les nécessités du moment, honteux du régime de servages auquel étaient réduites presque toutes les populations de l'Empire, les Czars proclamèrent hautement et hardiment l'abolition du servage et de toutes les institutions qui le rappelaient.

Les populations aristocratiques dont l'héritage nouveau rognait singulièrement les privilèges, protestèrent vivement, mais le ballon du libéralisme était lancé; plus moyen de l'arrêter dans sa course à travers les espaces sans bornes. Il en est arrivé, à l'heure qu'il est, presque aux dernières limites de la liberté de penser et d'écrire.

Qui est jamais songé à l'abolition de la censure dans le pays dont elle a fait sa véritable patrie, là où on l'a inventée, si elle n'eût pas existé depuis des siècles?

C'est la plus triomphante riposte que l'on puisse opposer aux attaques méprisantes, sinon méprisables dont sont tous les jours l'objet les armées du Czar.

Nous sommes les ennemis des monopoles, quels qu'ils soient les bénéficiaires, Américains ou Européens, et nous pensons que l'intérêt des consommateurs qui se chiffrent par millions doit passer avant celui des producteurs qui ne représentent que quelques milliers ou quelques centaines de têtes.

Mais tout en reprochant à la Russie de vouloir s'emparer d'un monopole qui ne lui appartient pas de droit, nous regrettons vivement de voir une question d'intérêt soulevée tant de haine et mettre les deux mondes en feu.

THEATRES.

CRESCENT.

Jamais on ne s'imaginera le "Fun et le Mirth", pour faire usage d'anglicismes qui courent nos rues, que l'on constatait au Crescent depuis que les "Four Cohans" y ont fait leur apparition.

On rit, on bat des mains, pour un peu on se donnerait des coups de pied, vous devinez où? tant la gaieté est grande, démonstrative aux représentations de la comédie en question. En outre la musique tend elle est parsemée est entraînante.

Le poème des "Four Cohans" est charpenté sur une donnée des mieux trouvées. Un vieux vertigalant est candidat aux responsabilités de maire d'une ville. Le possible et probable maire est père d'une jeune fille, et il n'a pas révélé l'existence de celle-ci à la femme qui vient d'épouser. Il paraît que l'épouse nouvelle, elle aussi, à un enfant, un fils, qui n'est pas connu de son mari.

Des scènes fort embarrassantes pour les deux époux et non moins amusantes pour le public, naissent de cette étrange situation que le veuf et la veuve eussent pu éviter s'ils se fussent confessés l'un à l'autre.

George Cohan, Jerry J. Cohan, Hélène Cohan et Josephine Cohan ont rivalisé de gaieté, d'entrain.

Ils sont entourés d'acteurs et d'actrices excellents.

GRAND OPERA HOUSE.

L'intérêt des œuvres qui se donnent à ce théâtre croît à mesure que se poursuit la saison. C'est pourquoi le mélodrame russe: "For Her Sake", est appelé à un succès sans précédent. Ce qui donne une certaine saveur à la pièce, c'est qu'elle met en scène des meurtres et des personnages russes.

Un prince russe aime une jeune fille d'un rang social inférieur au sien, et en est aimé. Pour épouser cette jeune fille, il mène une vie d'immolation et de dévouement, et finit par triompher de tous les obstacles qui se dressent sur sa route, non cependant sans avoir souffert de très durs dégoûts qu'il porte fièrement.

M. Lester Donegan est l'acteur du rôle; il en comprend toute la noblesse, toute la grandeur et le met en valeur de très heureuse façon. Voici la distribution des personnages, lesquels sont fort bien présentés au public, les uns avec les beaux traits qui les individualisent, les autres avec leurs faiblesses, leurs travers et leurs côtés risibles.

Prince Vladimir Wlanoff, M. Lester Donegan.

Général Gruffoff, M. L. O. Hart.

Lieutenant Rostow, M. John T. Dwyer.

Greigovich, M. Thomas B. Findlay.

Lord Chumley Hargrave, M. W. J. Denning.

Nicholas Nicholof, M. Hugh Gibson.

Ivan, M. Guinio Socola.

Strebtor, M. W. J. Brown.

Ogra Petoski, Mlle Mabel Montgomery.

Physis Gray, Mlle Flora Parker.

Princesse Natacha Wlanoff, Mlle Emile Melville.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Billants ont été les débuts des sujets qui amuseront et intéresseront cette semaine les familiers du St Charles Orpheum. En première ligne, citons Mlle Valérie Bergère, une artiste française dont les succès tant en Amérique qu'ailleurs sont attestés.

Mlle Bergère possède des charmes physiques qui ne nuisent nullement à son talent d'artiste, aussi a-t-elle été vivement applaudie hier soir dans l'amusante comédie en un acte: "Jimmie's experiment".

Les attractions sont nombreuses à l'Orpheum cette semaine. Harry C. Stanley, Doris Wilson, A. O. Duncan, Barney Ferguson, John Mack et Howard Thurston vous en donneront la preuve.

TULANE.

"Florodora" n'a pas perdu sa vogue à la Nouvelle-Orléans: notre public a reçu l'opérette et l'a applaudie avec le même plaisir et la même ferveur que précédemment.

La troupe qui tient la scène du Tulane est de celles qui attirent les foules, jeunes et vieux, vieux surtout, parce qu'elle est composée de jolies femmes dont les charmes sont nombreux. Et puis, l'opérette est amusante, gaie, et renferme des pages qui ne sont pas de la facture la plus grande, mais qui caressent l'oreille assez agréablement.

Mlle Isidore Rush, dans "Lady Holyhood", est fort séduisante.

Elle possède une voix fraîche, souple, qu'elle module avec un art parfait.

Pour lui donner la réplique elle a des artistes d'un mérite très appréciable, notamment MM. E. E. Graham, Neal Mc Cay, Joseph Phillips, P. H. Ryley, et Miles Henriette Merritt et Gretina Ribley.

La troupe compte un nombre considérable d'artistes.

Vaisseaux à la côte.

New York, 22 février.—Pendant un épais brouillard, deux vaisseaux ont fait côte aujourd'hui. L'un près de Belmont, L. I. et l'autre près de Long Beach, N. J. Le premier était le Benjamin C. Crowwell, un schooner de Portland, Me., allant de Charleston, C. du S. à Halifax, avec du bois de pin.

Le nom de l'embarcation qui a échoué à Long Beach n'est pas encore connu. Le second du Benjamin C. Crowwell a été noyé, un homme a atteint le rivage en flottant sur une épave, et sept autres se sont cramponnés aux débris de leur navire dans l'espoir que les sauveteurs pourraient les atteindre.

Les efforts de ces derniers ont été infructueux et une grande surveillance a été exercée pour essayer de sauver les membres de l'équipage qui s'approchaient du rivage.

Le schooner à trois mâts qui a fait côte a commencé à se désagréger presque immédiatement sous l'action des lames qui le balottaient.

Le brouillard et les paquets de mer entravaient l'œuvre des sauveteurs qui ont néanmoins tenté à plusieurs reprises de sauver l'équipage du vaisseau condamné.

Célébration de l'anniversaire de Washington.

Washington, 22 février.—L'anniversaire de la naissance de Washington a été généralement observé aujourd'hui.

L'adresse d'adieu du premier président a été lue au Sénat et les bureaux fédéraux et municipaux ont été fermés.

Quelques maisons de commerce seulement étaient ouvertes.

Plusieurs organisations patriotiques, telles que les Plus Vieux Habitants et les Fils de la Révolution, ont célébré la fête.

Une parade civique et militaire a eu lieu à cette occasion dans la ville historique d'Alexandria, à six milles au sud de Washington sur la rivière Potomac, où Washington était bien connu.

LE KENTUCKY.

Washington, 22 février.—Le cuirassé Kentucky, vaisseau amiral de la flotte américaine du Pacifique, a reçu l'ordre de se rendre à Hong Kong, où il sera mis en cale sèche et réparé.

Il est probable qu'au moment où il sera accompagné jusqu'à Hong Kong par le reste de l'escadre des cuirassés, bien qu'il ne soit donné aucune information au ministère à cet égard.

Vapeur anglais saisi par les Russes.

Londres, 22 février.—Les propriétaires du vapeur anglais Kossak, parti de Cardiff le 22 novembre pour Vladivostok, et de Nagasaki le 18 janvier, ont été avertis de sa saisie par les Russes à Vladivostok.

FUNÉRAILLES.

M. Frank B. Dunbar Jnr.

Elles ont eu lieu hier matin, ces funérailles et elles ont été vraiment touchantes, car celui que l'on conduisait au lieu de l'éternel repos était un jeune homme comme aimé de tous; il semblait avoir été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Quelques heures ont suffi pour qu'un mal dont la gravité était soupçonnée, était impitoyablement tombé sur le jeune homme comme un coup de foudre. Il avait été créé pour jouir de la vie et répandre la joie la gaieté autour de lui, M. Frank B. Dunbar Jnr.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit

Par PIERRE SALES

DEUXIÈME PARTIE

IV

LA DESTINÉE.

Suite.

Une première lettre d'elle était bien arrivée... Pour que les au-

tre ne lui fussent pas parvenues, il fallait qu'elles ne fussent pas parties.

Elle avait tout simplement endormi sa vigilance par une promesse mensongère et, froidement, résolument échappé à son action.

Il eut un moment de dégoût, de lassitude, avec un âpre désir de ne retourner tout de suite auprès de Martha et de ne plus vouloir rien connaître de tous les siens.

Mais il lui fallait la certitude, auparavant, que tout était bien accompli.

—Allons, venez, mon oncle, fit-il soudainement.

Le savant le suivit, tout désarmé, tout chancelant, ne sachant vraiment plus ce qu'il devait penser, et tremblant un peu aussi à la pensée de reparaitre devant sa belle-sœur, après une telle distraction: n'avait même pas assisté au mariage d'Hélène!

—Tu sais, mon petit, c'est toi qui expliqueras à ta tante... —Oh! mon oncle, vous lui expliquerez bien ce que vous voyez... Car si réellement ce mariage est fait, je n'aurais guère le désir de me retrouver en face ni de ma tante, ni de cette chère sœur qui m'expédie si soigneusement des lettres qui n'arrivent pas!

—Elle était attendue dans la première voiture rencontrée; et, comme il

expliquait au cocher le chemin de la Nenciatica, le savant dit: —Mais ce n'est pas la peine, mon petit... Ils sont certainement revenus à l'hôtel du duc, maintenant... C'est là qu'en devait se réunir après la cérémonie... —Allez, cocher!

Et, à son oncle, Jean dit, un peu plus calme à présent: —Je n'ai plus besoin que de savoir si le fait est accompli ou non!

Une demi-heure plus tard, il était triplement fixé: la cérémonie avait eu, tout juste dix minutes de retard: car les mariés étaient arrivés avec une exactitude royale.

On avait fait, à l'oncle Tiburce, l'honneur de l'attendre deux fois cinq minutes. Et, comme le Nonce était pressé de déjeuner et que la chose se passait dans la plus stricte intimité, le prince académicien avait pris la place du savant.

Hélène était maintenant, devant Dieu et devant les hommes, duchesse de Hierford-Donglas.

C'est par Jean, comme une atroce déchirure, du cœur d'abord, puis de tout son être... Et ce qui le faisait le plus cruellement souffrir était moins l'étrange, la fâcheuse situation où se trouvait son oncle, que la conviction qu'elle avait toujours poursuivi ce but et que peut-être... Oh! quel doux avait toujours si exacte-

ment renseigné le duc sur tout ce que faisait sa femme!... Quels yeux d'espionne avaient toujours été attachés sur Martha?...

—Ma sœur... ma sœur... ma sœur! murmura-t-il en lui-même avec un intense sentiment de dégoût.

Cette âme qu'il croyait façonnée comme la sienne! —Et nous axons en la même père, la même mère!... C'est lui qui chancelait maintenant.

Et ce fut l'oncle qui poussa le veuf dans la voiture.

—Rue de la Chaise! ordonna-t-il déjà.

Mais Jean lui mettait lourdement la main sur le poignet.

—Non, non, non, mon oncle!... oh non!... —Alors... où?... Où voulez-vous?... —Laissez... Laissez-moi me reprendre un peu... Je... Je vais vous dire... Mais je ne veux pas... on, non, les revoir... ni l'un... ni l'autre... Que faire?... Que leur dire?... Elle l'a voulu... passionnément... malgré moi... en dehors de moi... Et la voilà la femme d'un bandit, d'un assassin... —Mon ami... mon enfant... la douleur t'affole... Une douleur qui n'est causée que par une contrariété en somme... D'ailleurs, rien, rien, je t'assure, ne

provoque... —Ah, mon oncle, peut-être pas pour vous, répliqua Jean avec un furieux retour de colère, pour vous qui ne savez pas ce que je sais, pour vous qui vous plaindez si aisément d'abuser vous plaindre de bonté mais d'innocence... vous qui égarez des lettres de moribond... des lettres... où se trouvaient si étrangement le secret, l'explication de tout! Et si vous connaissiez le contenu de ces lettres, vous partageriez, sans nul doute, la lamentable opinion que j'ai de l'espèce d'aventurier qui vient de rentrer à jamais dans votre famille... Mais on vous choisit, on vous caline, on vous éblouit avec des promesses de laboratoire... —Sacrébleu, gamin, c'est bien toi qui t'égaras! Et c'est bien ta imagination qui voit une foule de choses dont la dixième partie n'a probablement jamais existé... Je finirais par te croire un méchant enfant, un jaloux, si je n'étais certain de la sincérité, la loyauté de ton cœur... Et, de reste... de reste... il n'y a pas que des lettres expédiées par moi qui n'arrivent pas à destination!

—Ah! mon oncle! Et péniblement Jean de Vitray, n'hésitez pas à le dire... Mon cœur de frère en est bien tendre... Et ce que vous appelez une contrariété change ma vie à jamais... Et pardonnez-moi... oh! oui, pardonnez à votre petit

Jean... Très tendre soudain, il passait ses bras à son cou.

—La douleur fait dire des choses... Vous savez combien je vous aime... Je n'ai guère plus que vous de notre famille... Et je voudrais... je voudrais vous convaincre, vous... vous qui avez toujours été pour moi comme un grand grand frère aîné... Ah! mon oncle, si vous pouviez retrouver... Rappelez-vous bien... voyez... Cette lettre que le marquis d'Aspremont vous avait remise pour votre frère... —Et que je lui ai parfaitement expédiée, recommandée, d'Amsterdam!

—Mon oncle, si cela était, vous auriez le reçu de la poste... —S'il fallait s'encombrer, petit, de tout les chiffons de papier!...

—Mon oncle, je vous en prie... recherchez-les encore... dans toutes vos paperasses... dans tous vos bagages... vos vêtements... vos rapports... Il faut, même le mari de ma sœur, que je démaquais ce misérable... pour vous du moins... Rappelez-vous bien, mon oncle... Rappelez-vous... —Tiburce se frappa alors le front; et: —Sacrébleu! Je te prouverai, au moins, que je les ai expédiées, ces lettres... puisqu'il y en avait une aussi pour ce Grégoire Le Bout, dont le grand oncle